

Et les droits de l'Égypte ?!

Al-Balagh, 22 novembre 1945.

Et les droits de l'Égypte — qu'en est-il advenu, et qu'en est-il advenu de nous ? Nous en souvenons-nous encore, ou l'oubli a-t-il tiré sur eux un rideau épais ? Nous en approchons-nous, ou nous en éloignons-nous ? Qu'en est-il advenu de l'évacuation ? Est-elle possible, ou n'est-elle pas possible ? Est-elle proche, ou est-elle lointaine ? Et qu'en est-il advenu de la vallée du Nil ? Sera-t-elle unie, ou sera-t-elle divisée ? Sera-t-elle rattachée, ou sera-t-elle séparée ? Et qu'en est-il advenu des traités ? Resteront-ils tels qu'ils sont, ou les touchera-t-on d'un amendement ? Toutes ces questions méritent d'être posées chaque jour, que dis-je, chaque heure ; elles méritent de s'attacher aux cœurs jusqu'à ce que les gens ne ressentent plus qu'elles, de s'attacher aux esprits jusqu'à ce que les gens n'y pensent plus qu'à elles, de s'attacher aux consciences jusqu'à ce que les gens ne vivent plus que par elles — ou jusqu'à ce que Dieu décrète une chose qui devait fatalement s'accomplir. Les Égyptiens ne remarquent-ils pas que leur gouvernement est occupé loin de ces droits, qu'il y est en défaut, et qu'il est sur le point de les en occuper, eux aussi, loin de ces droits, et de les impliquer dans le défaut même où il s'est lui-même impliqué ? Où en sommes-nous des négociations, ou où en sommes-nous des pourparlers ?! On nous avait dit, en septembre dernier, que le moment était le plus propice entre tous pour entamer ces négociations, et deux mois, ou plus de deux mois, se sont écoulés sans que nous apprenions que quiconque ait entamé ces négociations ; tout ce que nous avons appris, c'est que notre gouvernement n'a rien fait — car le secrétaire britannique aux Affaires étrangères a informé le Parlement britannique qu'il n'avait rien reçu de lui — puis le Discours du Trône nous a appris que notre gouvernement est en contact avec le gouvernement britannique pour aplanir la voie vers les négociations. Qu'a donc obtenu le gouvernement de cet aplanissement de la voie ? A-t-il aplani la voie tout entière, de sorte qu'il ne reste plus qu'à ouvrir les négociations, ou n'en a-t-il aplani qu'une partie, tandis qu'une portion — longue ou courte — a encore besoin d'être davantage aplanie ? Et quelle est cette voie que l'on veut aplanir, et quelles sont ces difficultés que l'on veut aplanir, et d'où viennent-elles ? Viennent-elles de notre côté, ou viennent-elles du côté de nos alliés anglais ? Pour notre part, je ne sache pas que nous dressions des obstacles, ni que nous créions des difficultés sur le chemin de ces négociations ; car nous les voulons, nous y tenons, et nous les

désirons avec la hâte la plus vive que les hommes puissent avoir pour quoi que ce soit. Quant à nos alliés, j'ignore pourquoi ils dressent des obstacles, et comment ils les dressent, et comment nous-mêmes pouvons accepter qu'ils les dressent. L'ambassadeur britannique est revenu en Égypte après que le Discours du Trône eut été prononcé, et les gens ont cru qu'ils apprendraient quelque chose de l'affaire des négociations, mais ils n'en ont rien appris, ni peu ni prou ; et aujourd'hui l'ambassadeur égyptien revient de Grande-Bretagne en Égypte, et les gens croient qu'ils apprendront quelque chose de l'affaire de ces négociations, mais je leur assure qu'ils n'en apprendront rien, ni peu ni prou — car nos alliés anglais, qui nous aiment le plus tendrement du monde, ont eu pitié de nous et nous ont épargné la déception, de sorte que leurs communiqués officiels à Londres ont annoncé que l'ambassadeur ne fait là qu'une visite ordinaire qu'exige son poste, et qu'aucun pourparler officiel sur les droits égyptiens n'a jamais eu lieu. Et ainsi nous accueillerons l'ambassadeur aujourd'hui et lui ferons nos adieux dans quelques jours sans rien apprendre de l'affaire de ces négociations ; car ces négociations n'ont pas encore commencé, et parce que le gouvernement demeure en contact pour aplanir la voie qui y conduit, et il est fort probable que l'ambassadeur n'est venu que pour informer le gouvernement, de près, des obstacles qui ont besoin d'être aplanis et des difficultés qui ont besoin d'être aplanies. Pendant ce temps, des négociations se poursuivent entre la Grande-Bretagne et la France pour réaliser l'évacuation des forces étrangères de Syrie et du Liban. Et il est certain que l'évacuation de la Syrie et du Liban s'accomplira avant l'évacuation de l'Égypte, car il n'y a sur le chemin de cette évacuation nul obstacle redoutable qui ait besoin d'un long aplanissement ; car il n'y a ni canal de Suez en Syrie ni au Liban, et la Syrie et le Liban n'ont pas de vallée comme la vallée du Nil qui voudrait elle-même s'unir tandis que d'autres voudraient la diviser. Il n'y a en Syrie et au Liban nul gouvernement qui dissimule à son peuple ses propres affaires, qui replie loin de son peuple son secret, et qui s'accapare, à son insu, les choses cachées. Il n'y a en Syrie et au Liban nul gouvernement qui veuille se maintenir au pouvoir pour la seule raison que se maintenir au pouvoir est en soi un bien. Il n'y a en Syrie et au Liban nul Wafd qu'il aime à démolir — parce que le démolir est le but de tous les buts et la fin de toutes les fins, et parce que le démolir importe plus et presse davantage que la réalisation des revendications nationales, l'évacuation des forces étrangères, et l'unification de la vallée du Nil. Rien de tout cela n'existe en Syrie ni au Liban ; et c'est pourquoi les affaires de la Syrie et du Liban se déroulent aisément sur un chemin uni, si bien qu'à peine l'accord sera-t-il conclu

entre Britanniques et Français sur l'organisation de leurs intérêts au Proche-Orient, que les uns et les autres évacueront ces deux pays chers, et que ces deux États frères obtiendront leur droit à l'indépendance pleine et entière vers laquelle nos cœurs se brisent de nostalgie depuis des années et des années. Et il apparaît que nos cœurs continueront de se briser de nostalgie vers elle encore longtemps, tant que notre gouvernement demeurera en contact avec le gouvernement britannique pour aplanir la voie, et tant que cet aplanissement pourra être abrégé ou pourra être prolongé. Et il est fort probable que notre gouvernement ne déplore pas qu'il se prolonge ; car sa longueur lui procure des moyens de se maintenir, et lui assure des instruments de pouvoir. Et quoi de plus utile à l'Égypte, de plus profitable pour elle, que la pérennité de cette heureuse époque ?! Les Égyptiens savent-ils que leur condition est devenue plus proche de la farce que du sérieux, que leur vie est devenue plus proche du passe-temps futile que de la fermeté, et qu'ils peuvent se complaire dans cette vie satisfaite, rassurés que ceux qui règnent sur leurs affaires ont accepté pour eux cet état de choses étrange, et leur ont dit, depuis qu'ils ont pris en charge le fardeau du pouvoir, que leur seul but est de leur assurer nourriture et vêtement, et qu'ils s'efforcent de leur assurer nourriture et vêtement, réussissant tantôt et échouant d'autres fois ? Et que veulent les Égyptiens de leur gouvernement de plus que de dépenser ce qu'il peut pour leur assurer nourriture et vêtement ? Il ne s'était pas engagé, le jour où il a pris le pouvoir, à œuvrer pour eux à la recherche des nobles entreprises, à l'accomplissement des hauts faits, et à l'élévation de leur rang parmi les nations ; il leur avait seulement dit qu'il les nourrirait et les vêtirait, et qu'il dépense à cette fin ce qu'il peut. Et jadis al-Hutay'a disait à l'un de ses adversaires : « Laisse les nobles entreprises, ne te mets pas en route pour les poursuivre, et demeure assis, car tu es déjà, toi, nourri et vêtu » — et le malheur veut que tous les Égyptiens ne soient pas nourris et vêtus, car il y a parmi eux l'affamé qui ne trouve rien pour soutenir sa vie, et le dénudé qui ne trouve rien pour protéger son corps des assauts de la chaleur et du froid ; mais l'élite des Égyptiens est nourrie, ignorante de la faim, et vêtue, ignorante de la nudité. Et si l'élite est nourrie, vêtue et satisfaite, qu'importe que la masse ait faim, et qu'importe que la masse soit nue, et la masse ne devrait pas s'irriter tant que les maîtres sont satisfaits et tranquilles. Et c'est ainsi que vont les affaires des Égyptiens : des maîtres qui se satisfont, et préservent donc leur satisfaction, et qui vivent dans l'aisance, et perpétuent donc leur aisance ; et une masse qui se révolte, mais dont nul ne se soucie de la révolte, et qui souffre, mais dont nul ne se soucie de la souffrance. Et un peuple qui aurait bien pu s'évertuer sur

le chemin de l'indépendance a vu sa masse détournée de l'indépendance vers l'allégement de sa misère et le simple achèvement de sa survie, et a vu sa minorité détournée de l'indépendance vers la recherche d'un surcroît de bonheur et la perpétuation de l'aisance. Et son gouvernement regarde l'une et l'autre d'un œil souriant et satisfait ; car l'occupation de la masse à la recherche d'un gagne-pain, et l'occupation de la minorité à la recherche d'un surcroît de luxe, permettent toutes deux à ce gouvernement de se maintenir, et lui procurent des moyens de pouvoir. Et le plus étrange en tout cela, c'est que les Anglais pensent de nous mieux que nous ne pensons de nous-mêmes, et attendent de nous plus que nous n'attendons de nous-mêmes ; car leurs journaux reviennent sans cesse sur l'effet que nous pourrions avoir sur la stabilité de la sécurité internationale en Orient, et sur l'effet que notre satisfaction ou notre colère pourraient avoir sur la réalisation de l'équilibre international dans la région méditerranéenne, et sur la garantie des communications mondiales. Et les journaux anglais ne se trompent pas, mais disent vrai, car nous sommes bien capables d'exercer sur le lien entre l'Orient et l'Occident une influence grave et de longue portée, et nous sommes capables d'imposer à l'Occident le respect de nous-mêmes, et de le contraindre à nous compter dans tous ses calculs — mais à condition que nous assumions nous-mêmes notre affaire tout entière, et qu'elle ne soit pas assumée, en notre nom, par une minorité chétive plus soucieuse de nous soumettre à son propre pouvoir que de négocier pour obtenir l'évacuation et l'unification de la vallée du Nil. Lequel des deux mérite davantage le souci du gouvernement actuel : que l'époque dure, que le Wafd soit démoli, et que le peuple soit asservi — ou que les Anglais évacuent et que la vallée du Nil soit unifiée ? Si tu as besoin d'une réponse à cette question, regarde ce qu'a fait le gouvernement présent, et ce qu'il a dit, et ce qu'il fait et dit depuis le jour où il a pris le pouvoir jusqu'à maintenant : il n'a rien fait sinon combattre le Wafd, et n'a rien dit sinon injurier le Wafd. Quant à exiger des Anglais qu'ils évacuent, à réaliser l'unité de la vallée du Nil, et à amender le traité — notre gouvernement demeure en contact avec le gouvernement britannique pour aplanir la voie vers les négociations ? Et la chose ne manque pas d'une comédie nuisible ; car nos ministres sont des Égyptiens dans le sang desquels court l'amour de l'Égypte tout comme y court l'amour d'eux-mêmes, qui trouvent dans leur cœur un sentiment de dignité nationale tout comme ils y trouvent un sentiment de vanité humaine ; aussi désirent-ils l'indépendance parce qu'ils sont égyptiens, et désirent-ils demeurer au pouvoir parce qu'ils ne sont que des hommes parmi les hommes. Et ils se soumettent à ce violent conflit entre leur

amour de la patrie et leur amour d'eux-mêmes, et c'est pourquoi ils avancent tantôt et reculent d'autres fois, avançant un pied et retirant l'autre, levant les yeux vers le ciel puis les rabaissant aussitôt vers la terre. Ne te souviens-tu pas que, depuis des mois, nous ne passons presque pas une semaine sans entendre que tel ministre ou tel autre est mécontent, parce qu'il voit le gouvernement manquer à réclamer l'indépendance, et qu'il a résolu de démissionner, puis qu'il s'est ravisé et a ajourné la démission — ou qu'il a effectivement démissionné, puis qu'il s'est ravisé et a repris sa démission ? Et que tel ministre et tel autre se rencontrent et se séparent, concluent et rompent, un œil au paradis et un œil dans la géhenne. Le paradis, bien entendu, c'est de se maintenir au pouvoir, et la géhenne, bien entendu, c'est de renoncer au pouvoir — et quel homme raisonnable, mis en demeure de choisir entre la félicité et la perdition, choisirait jamais la perdition plutôt que la félicité ?! Et c'est ainsi que nos ministres oscillent entre leurs demeures et leurs bureaux, résolus la nuit et battant en retraite le jour. Ainsi oscille l'ambassadeur britannique entre le Caire et Londres, et ainsi oscille l'ambassadeur égyptien entre Londres et le Caire. Et le peuple égyptien devient, le matin, nostalgique de l'indépendance, brûlant de dignité, mais à peine a-t-il lu les journaux du matin que l'angoisse s'apaise et que le feu de la nostalgie s'éteint. Puis, le soir venu, il redevient languissant d'indépendance, consumé de désir de liberté, mais à peine a-t-il lu les journaux du soir qu'il se console, se distrait, et se détourne, par le divertissement futile, de la liberté et de l'indépendance. Et l'on disait jadis que les droits ne se perdent jamais tant qu'il reste, derrière eux, des gens pour les réclamer. Et je sais bien que l'Égypte a des droits qui sont sur le point de se perdre, parce que ceux à qui l'on a confié la charge de les réclamer se soucient d'eux-mêmes plus qu'ils ne se soucient de ces droits.